

Pour un réveil des consciences

précédé de

Appel à la jeunesse du monde



Place Tahrir, 11 février 2011

Gilles Wauthoz

Appel à la jeunesse du monde



Hommage aux victimes des attentats de Paris, Place de la République, novembre 2015

Suite aux attentats de Paris survenus le vendredi 13 novembre 2015, ce texte, écrit dans un certain état d'urgence, tente de répondre à une urgence elle-même plus intime et sans doute plus importante encore : celle qui concerne l'usage que nous puissions faire de ces funestes événements – en parfaite antinomie avec celui qu'entendent leur imposer les Matamores et autres histrions belliqueux qui, pour l'heure, se partagent l'État – notre puissance commune.

Nous sommes la jeunesse du monde

Nous sommes la jeunesse du monde – son feu le plus intense. C’est nous qui, dans les attentats qui ont secoué Paris et sa banlieue, avons été *frappés au cœur*. Une nouvelle fois, nous avons été *pris pour cible* – comme à Ankara, il y a peu, alors que nous manifestions en faveur des droits du peuple kurde, comme partout où nous nous dressons face à une oppression devenue planétaire. Car c’est nous en effet qui mourrons sous les balles ou les bombes, en Turquie et au Brésil, à Kobané comme à Gaza, en Syrie comme ailleurs – à Paris maintenant. Nous autres jeunes gens, jetés dans le long crépuscule d’un siècle dont on semble avoir ôté l’aurore – que nous venons ramener –, nous tentons de combattre la nuit qui partout se propage et s’installe autour de nous. Nuit de l’obscurantisme et du fascisme que colportent opportunément les ténèbres d’une oligarchie cynique et corrompue, en complète banqueroute *morale*. Nous sommes la jeunesse du monde – sa nouvelle lumière. Nous sommes porteurs d’une régénération intégrale de l’humanité, d’une humanité exténuée mais vivante – et qui reprend son souffle.

Nous sommes la jeunesse du monde – et son nouvel éclat. Beaucoup d’entre nous ont succombé, pris entre le marteau et l’enclume de deux formes perverses de « terrorisme », de deux « fondamentalismes » détestables, de deux *nihilismes* mortifères. D’un côté, le nihilisme de « nos » gouvernants qui, aveuglés par les multiples effets d’une politique dont ils sont les causes, ne nous proposent rien d’autre qu’une éternelle fuite en avant à l’intérieur d’un désastre qu’ils ont eux-mêmes engendré, eux, les agents inconscients de l’Inconscience organisée. De l’autre, le nihilisme d’un fascisme nouveau qui prospère proportionnellement à la décomposition politique et sociale d’un ordre planétaire devenu incapable de surmonter ses propres contradictions, qui s’accumulent toujours plus nombreuses et sans cesse grandissantes – comme un *capital négatif*. La logique de l’économie mondiale, attachée à son *rigorisme* viscéral comme un puritain à son *credo*, a

engendré ce monstre bicéphale dont la double mâchoire nous broie indistinctement – *sans état d'âme*.

Nous sommes la jeunesse du monde – et sa nouvelle aurore – intermittente, précaire, salariée, *exploitée*, et pour beaucoup d'entre nous, *exclue*, mais surtout *créatrice de valeurs* et avide de vie. La pression monstrueuse qui pèse sur nous depuis nos plus jeunes années, nous tâchons de nous en libérer dans nos fêtes, nos amours, dans nos conversations, nos voyages et toutes nos aventures, *qui ont pour but le monde*. Nous faisons les nuits plus belles, et plus passionnants nos jours. Or, ce sont nos jours et nos nuits sur lesquels *on a fait feu*. Nous n'avons plus qu'à prendre conscience de notre valeur et de notre force, pour faire face à la fois à ceux qui nous agressent si lâchement *et* balayer ceux par qui de telles attaques ont été rendues *possibles*, ceux qui en représentent les *conditions de possibilités*. À ce propos, il est probable qu'en ceci les véritables « cerveaux » de ces attentats se trouvent à l'Élysée davantage qu'à Molenbeek.

Nous sommes le peuple du monde

Nous sommes la jeunesse du monde, et nous en sommes aussi le *peuple*. Seul un peuple uni, a-t-on dit, physiquement rassemblé, mérite le nom de peuple. Sans distinction d'âge, ni d'aucune autre sorte. Nous *sommes* ce peuple tous les jours rassemblé, nous méritons ce nom, nous qui le portons avec grâce, avec amour, avec fierté – en même temps qu'avec colère, avec hauteur et majesté. Nous sommes *souverains*. Notre dignité est l'égale conscience de notre rang et de notre valeur, de ce qui fait notre puissance, c'est-à-dire : *notre droit* – droit conquis de *haute* lutte.

Chaque jour en effet nous nous réunissons : dans les entreprises où l'on exploite notre « créativité », dans les bureaux où l'on nous vole notre vie, dans les cafés où nous devisons de notre avenir avec une inquiétude que dissimulent nos sourires, dans les rues où nous manifestons notre vitalité, dans les salles de concert où la

musique nous emporte, dans tous les lieux enfin où s'exprime notre inaliénable, notre inexpugnable, notre invincible *joie de vivre*, malgré les persécutions et les oppressions dont nous sommes continuellement les objets, – notre souveraine puissance de vivre. Notre joie de vivre est *politique* ; et c'est en vertu de cette *joie*, de cette irrépressible *confiance en la vie*, de notre *commune puissance d'agir*, que nous nous connaissons comme la nouvelle figure du monde, nouvel « ordre insurgé » et nouvel univers, qui succédera nécessairement à celle que l'incurie, la bêtise et la vulgarité de « nos » dirigeants s'acharnent à détruire et à précipiter dans l'abîme.

Nous sommes la jeunesse du monde – nous sommes un droit nouveau. Tard-venus dans un monde qui s'est construit malgré nous, *contre* nous, notre droit sur celui-ci est illimité, *absolu*. Absolu est le tort qu'on nous a fait, absolu lui aussi notre droit. Il consiste, pour nous, à *regagner le monde*, à reconquérir notre place et notre avenir, et à défaire ce qu'il reste de tyrannie et d'obscurité dans le gouvernement des hommes – le malheur du monde n'étant la faute que des hommes seuls. Ce droit n'est, pour l'heure, inscrit dans aucune constitution d'aucun pays de ce monde. Celle-ci reste à écrire, et ce pays à inventer. Le peuple qui accomplira ces deux choses *ne manque pas – il est là*. Le monde nous appartient, quoique nous en soyons continûment dépossédés. C'est ce monde que nous venons reprendre – qui n'a jamais cessé d'être le nôtre.

Regardez donc ce peuple admirable qui brave déjà l'état d'urgence et l'état d'exception, et par-dessus tout l'état de sidération dans lequel on voudrait le maintenir, le voilà qui cherche spontanément à se rassembler, à se réunir en une commune émotion, et qui, par exemple, dans un réflexe sain, avec un sûr instinct, chasse sans pitié les infâmes brigades d'extrême-droite qui tentent de paraître du fond de leur ressentiment sordide. L'esprit antifasciste est vivant en France dans tous nos rassemblements, et nous prouvons par là une indéniable maturité humaine et politique. Nous n'oublions pas que la Marseillaise que nous chantons, malgré

tous les travestissements qu'on lui a fait subir, est un chant d'abord dirigé contre tous les despotismes et toutes les tyrannies. Ce chant est le nôtre, et nôtre ce drapeau que le rouge conclut de sa vivante lumière. La jeunesse le chante spontanément comme un cri de ralliement qui, depuis 1789 et 1793, n'a jamais cessé de retentir. Le véritable ennemi du Peuple, son seul ennemi sérieux, c'est le gouvernement qui s'en prétend le Roi.

Depuis des décennies, médias, classe politique, pseudo-intellectuels – ignares cultivés –, toute une coalition mesquine et rétrograde s'est unie pour nous faire taire. Regardez-les. Ils ont honte de nous. Ils ricanent de notre usage *débridé* des réseaux sociaux. Ils critiquent notre tendance à l'insubordination. Ils se méfient de nos initiatives comme ils se moquent de nos aspirations. Pour eux, nous ne sommes rien. Nous ne sommes rien à leurs yeux, alors que nous devrions être tout – alors que nous sommes *déjà tout*. Nous sommes la fontaine du désir et la source de toute valeur, l'origine de toute richesse comme de toute histoire. Nous sommes les bâtisseurs du monde, et ses minutieux orfèvres. Nous créons plus de choses au Ciel et sur la Terre que n'en peuvent rêver toute la masse stérile de leurs bavardages inconséquents. Tous ceux qui parlent en notre nom cherchent d'abord à usurper une énergie dont ils ne sont plus capables. Ceux-là semblent n'obtenir quelque vie, quelque pouvoir qu'en se faisant les parasites de notre puissance, de notre infinie capacité de création. Ceux-là sont les vampires de notre sang, et les voleurs de notre action. Alors qu'ils ne devraient être que nos serviteurs, – et encore ! – ceux-là s'imaginent être nos maîtres. Ce qu'ils sont en effet – *pour notre perte*. Installés dans cette illusion dont ils ont les *moyens*, ils nous méprisent et nous tuent ou nous laissent mourir. Ils se rient de notre jeunesse, ceux-là qui ont trahi la leur. Telle est leur politique. Elle règne, certes, mais ne nous gouverne pas.

Nos révolutions

Partout, ces dernières années, nos révolutions ont été trahies ou défaites. Mais nous sommes inépuisables dans notre détermination à porter le monde vers son vrai visage, au-devant de son soleil réel – qui est l’humanité. Nous avons combattu en Tunisie, en Égypte, en Grèce, en Syrie, bref : en tous lieux, pour conquérir nos droits et affirmer notre liberté, souvent en faveur d’un indicible projet qui, pour n’avoir pas encore de nom, pourrait bien dessiner l’esquisse d’un *nouveau communisme des corps et de l’esprit*. C’est ce que disent à leur manière les mots : « *Dignité ! Démocratie ! Justice !* » – qui ont fait le tour du monde.

Si nous voulons apporter quelque révolution dans l’ordre social où nous ne sommes rien, il nous faudra porter un bouleversement complet dans l’ordre politique où nous pouvons être tout. La gestion autoritaire des populations *a fait son temps*. Le totalitarisme marchand a, quant à lui, détruit le nôtre. Nous sommes *déjà* porteurs d’une nouvelle manière de nous rapporter à nous-mêmes, de nous rapporter aux autres, à la nature, au monde, au sens que nous donnons à nos vies. Nous sommes ceux par qui le monde lui-même se constitue en sujet politique. Nous ne sommes pas seulement venus changer le monde, mais le *sauver*.

Nous sommes en guerre, disent-ils, répètent-ils, dans le seul but de justifier les leurs. S’il est vrai que nous sommes en guerre, alors nous ne devons pas nous tromper d’ennemi. Aujourd’hui comme hier, l’ennemi se trouve dans *notre* pays, et cet ennemi, ce sont « *nos* » dirigeants – les maîtres et agents de l’économie politique actuelle. La bêtise de leurs discours n’a d’égale que l’intensité de leur vide moral. D’un côté, ils espèrent, par la terreur symbolique dont ils usent sur nous, pouvoir s’exonérer de leurs responsabilités. Or, ils sont *coupables* des morts qui, à Paris comme ailleurs, nous frappent dans notre chair et provoquent nos larmes. Le sang des nôtres hurle contre eux. Leur haine du peuple dont ils s’imaginent avoir la charge se confond avec la haine qu’ils portent contre tous les

peuples de la terre – qu’ils laissent opportunément mourir pour complaire aux tyrans et servir leurs intérêts. Leur politique, à l’intérieur comme à l’international, est une politique *criminelle* dont on ne compte plus les morts – à moins d’en faire des statistiques. Depuis des décennies, ils s’ingénient à arraisonner les valeurs, les symboles, l’histoire de pays qui sont les *nôtres*, puisque c’est nous qui, jour après jour, contribuons à les bâtir, à les faire vivre, à les *aimer*. Qui donc vit, aime, crée, travaille dans nos pays, sinon nous et nos semblables, nous, le peuple, cause de toutes richesses, nous, la jeunesse du monde, qui sommes une insurrection vitale, un soulèvement de chairs ? Nous, le peuple, nous, la jeunesse du monde, sommes porteurs d’une révolution nouvelle, inouïe, planétaire qui se trouve être combattue sur deux fronts : celui de « nos » gouvernements qui craignent pour leurs privilèges comme pour ceux de la classe bourgeoise dont ils sont les serviteurs, et par les groupes criminels qui prétendent combattre ces derniers tout en les renforçant, les enrichissant même.

La plupart des commentateurs, indigne race bavarde, parlent d’actes « incompréhensibles », « mystérieux », « énigmatiques ». Ce discours est à la fois profondément révoltant et singulièrement peu renseigné. La France est en guerre sur de nombreux théâtres d’opération, et cela depuis de nombreuses années. Ne le savaient-ils pas ? Nous sommes en guerre, malgré nous, contre des peuples que nous abandonnons, que nous pillons, et qui en viennent à nous haïr. Amer retour de bâton d’une politique que nous n’avons peut-être pas voulue, mais dont nous essayons les plâtres. Nous sommes, hélas, responsables de ce qui nous arrive. Nous avons élu ou laissé élire des dirigeants qu’aucun peuple véritablement libre et maître de son destin n’aurait dû souffrir une seule seconde. Ils ont accompagné le mouvement planétaire de la contre-révolution néolibérale, affermi des monarchies, soutenu des dictatures, légitimé les autoritarismes les plus crapuleux, pillé l’entièreté du globe en le vouant à la destruction, et ils se sont ensuite abandonnés aux affects les plus réactionnaires et aux idées les plus nauséabondes. Il est urgent qu’une force politique se lève, qu’un *parti historique* se signale pour mettre fin aux

politiques criminelles et mortifères qui détruisent nos vies en défigurant la Terre, notre bel espace commun dont il ne tient qu'à nous de faire fleurir et d'embellir de fleurs nouvelles. Ce parti historique ne peut être celui d'aucune « union nationale » que ce soit, mais bien un *parti de rupture*. Rupture avec l'austérité comme est nécessaire la rupture avec la politique mondiale dont nous voyons les effets désastreux. Il est hors de question de nous unir avec ceux qui auront à jamais nos morts sur la conscience, à nos morts tombés sous les balles des assassins comme sous les coups pernicieux, invisibles du salariat, du chômage, de la dépression et du suicide. Le Peuple, d'une seule voix, doit leur dire : « *Le sang de ces attentats retombent sur vous ! Vous aurez à répondre de ce sang ! Votre mandat a expiré !* »

« Nos » gouvernants sont les instigateurs d'une guerre qui n'est pas la nôtre mais dont nous sommes les premières victimes. Nous devons nous réapproprier la politique, et faire taire ceux qui parlent indûment en notre nom. Notre sécurité véritable est à ce prix. C'est nous, le peuple, source de toute souveraineté, qui décidons de notre avenir, qui définissons ce que signifie la France, son hymne, son drapeau, ses valeurs, sa constitution politique, son image. Or, la France s'est depuis longtemps fourvoyée dans les méandres criminels du néo-colonialisme et de l'impérialisme d'ingérence, la sordide guerre pour l'appropriation des ressources au détriment de l'auto-détermination des peuples, au détriment de l'égalité effective des personnes, dans la rage funeste d'une accumulation primitive qui demeure toujours un processus permanent, un processus normal, constant, *régulier*, de la valorisation capitaliste.

La seule manière d'infléchir cette pente malheureuse est celle-ci : la France doit renouer avec sa vocation historique, elle qui est porteuse d'un projet politique et social singulier, inhérent à son être : un nouveau projet d'émancipation collective, un nouveau projet *communiste*, en somme, tel que le Conseil National de la Résistance – pour ne citer que lui – l'avait esquissé au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, un projet radicalement démocratique, absolument libre, farouchement

égalitaire, profondément fraternel. Ce projet politique est déjà entièrement contenu dans la devise qui est la nôtre. Il ne nous suffit que de lui être fidèle.

La contre-révolution à l'œuvre

Il n'est donné à personne de pouvoir échapper au politique. Toujours le politique nous rattrape, dans ses conséquences propres comme dans nos inconséquences singulières. Il y a une chose que nous n'avons pas voulu suffisamment voir, c'est la prégnance d'une contre-révolution qui, comme une lame de fond, traverse profondément toutes nos sociétés. D'ailleurs, il n'y a non pas une mais *plusieurs* contre-révolutions mondiales effectivement à l'œuvre. D'un côté, la contre-révolution néolibérale soutenue et appliquée par presque tous les pays du globe. De l'autre, la contre-révolution autoritaire née du mouvement des soulèvements arabes *dans le but d'y mettre fin*. La contre-révolution obscurantiste de l'immonde Daech, enfin. Sans oublier la contre-révolution de l'extrême-droite fasciste que chacun a sous les yeux et qui n'est que le couronnement de toutes les autres, sa douteuse « synthèse ». Ces contre-révolutions multiples et parfois contradictoires dans leurs intérêts et leurs actions se superposent et se combattent. D'où l'extrême confusion de notre temps. Il n'y a qu'un seul protagoniste qui se démarque avec clarté de tous ces conflits, c'est le Peuple qui, partout, réclame ses droits dans d'irrésistibles effusions fraternelles. Celui-ci ne se reconnaît qu'un seul ennemi : le despotisme, sous toutes ses formes, tour à tour archaïque et *absolument moderne* – et, parfois, les deux en même temps. Tous les ennemis des tyrans sont les amis de ce peuple – citoyens à ce titre. Tout peuple révolutionnaire porte en soi le germe d'une universalité future, d'une *cosmopolité* concrète, d'un avenir commun.

Les peuples arabes, en particulier, ne veulent plus être gouvernés ni par des autocraties bancales ni par de fausses démocraties, ni même, à plus forte raison, par les voyous sanguinaires de Daech, triste collection de *chemises noires* réchappées de quelque mauvais remake. En réalité, le projet des peuples arabes est peut-être si

radicalement neuf que toutes les puissances de ce monde, y compris Daech, trouvent un intérêt commun à les combattre. Cela nous renseigne par ailleurs sur la nature du véritable allié que nous devons soutenir si nous nous connaissons effectivement comme des amis de la liberté : je veux bien sûr parler du peuple kurde et de sa résistance héroïque.

Pour conclure

Un des mots d'ordre les plus terriblement *justes* qui aient circulé durant ces terribles journées est celui-ci : « *Vos guerres, nos morts* ». Puissent les peuples du monde s'en saisir et mettre fin aux agissements des belligérants irresponsables qui ensanglantent le visage meurtri du monde.

Il va nous falloir déployer un esprit de résistance inouï. Résistance à la bêtise, à la peur, à la confusion comme aux passions malheureuses et désorientées. Mais aussi : Affirmation de notre force, de notre droit, de notre avenir. L'état d'urgence et les frappes aériennes redoublées en Syrie représentent une nouvelle injure au peuple français, à sa dignité, à son courage. Par là, nous préparons de nouvelles ripostes, de nouvelles représailles et ainsi de nouveaux morts. Et c'est nous autres qui tomberont encore une fois. C'est une horreur insensée que de laisser l'état d'urgence et de nouvelles guerres suivre leur cours, un cours dangereux et funeste – qui n'est fatal qu'aux peuples.

La plus belle chose qui puisse naître de ces horribles attentats, c'est une révolte éthique autant que *politique*. Une révolte éthique et politique non seulement de la jeunesse mais du peuple en son entier. Une révolte éthique et politique dirigée contre les nullités médiatiques, politiques et pseudo-intellectuelles qui nous abusent et qui nous trompent. Une révolte éthique et politique par laquelle nous nous rendrons *décideurs* de notre commune responsabilité dans la tragédie qui nous frappe afin d'opérer la *bifurcation* salutaire, nécessaire à notre survie, indispensable

à une nouvelle Renaissance. Ce dont nous avons besoin, ce ne sont pas de nouvelles lois sécuritaires et encore moins de nouvelles frappes aveugles à l'étranger, mais d'une *révolution*. D'une révolution dans *notre* pays. D'une révolution *nouvelle* – et d'un nouveau désir de *fraternisation active*...

La réaction de la jeunesse qui partout se rassemble est belle et saine. Comme souvent. Comme toujours. Elle seule a conscience de l'avenir qu'on lui vole, du présent qu'on lui voue. Que partout se lève cette force, ce courage, cette vie ! Que partout la jeunesse s'empare d'un monde sur qui elle imprime déjà son sens, son espoir et sa lutte ! Que partout les peuples du monde s'unissent pour qu'enfin se lève en eux un soleil qui nous soit favorable !

Vive la jeunesse du monde ! Vive le nouveau monde que nous portons ! Vive le nouveau monde – qui est le nôtre à cet instant !

Le mardi 17 novembre 2015.

Gilles Wauthoz

Pour un réveil des consciences



Attentats de Bruxelles, métro Maelbeek, 22 mars 2016

Les récents attentats survenus à Bruxelles le 22 mars 2016 – tout comme ceux arrivés en France au cours des derniers mois, sans oublier tous les autres perpétrés dans des pays qui n’ont pas l’*heur* de susciter notre « empathie », ou disons, plus exactement, *notre effroi intéressé*... – semblent jeter à nouveau de nombreux « observateurs » dans la confusion, la stupeur et la perplexité. Or les événements qui nous font face ne sont pas aussi « mystérieux » que certains se plaisent à le dire – ils sont même d’une insoutenable clarté, si nous voulons bien nous donner la peine d’en explorer les raisons. En ces matières, comme en beaucoup d’autres, il n’y a pas de mystère, point d’énigme : *tout est à découvert*...

Il y a plus de vingt siècles, Térence – ancien esclave romain d’origine africaine – écrivait en son théâtre cette phrase profonde : *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto*. Traduction : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m’est étranger. » Déclaration lapidaire annonçant *en un éclair* la partie la plus digne de

notre tradition, elle anticipait de manière vertigineuse toute l'audace, toute la force de notre modernité – et l'éclat de Lumières quelque peu obscurcies. Elle formulait avec une simplicité émouvante un principe sur lequel, en compagnie de Démocrite, Épicure et Lucrèce, la tradition philosophique allait s'appuyer – et Shakespeare bâtir son théâtre, par l'exploration éblouissante de nos méandres les plus souterrains, de nos mobiles les plus secrets, les moins avoués et par là les plus *visibles* et les plus exposés, dans l'affirmation d'une sorte d'universalité métaphysique, commune à tous les êtres, dont il s'est fait le porte-parole et le vivant réceptacle. Par sa concision, son énergie, sa force, elle ancrerait en nous cette certitude : si rien chez l'homme, dans toutes ses manifestations, « bonnes » ou « mauvaises », ne nous est étranger, rien non plus chez lui ne peut être qualifié d'inintelligible ou d'insensé.

Il faudrait rajouter que l'homme est, pour l'homme, toujours davantage que l'humain ; celui-ci n'est rien d'autre pour lui-même que la *figure du monde*, sa profane hypostase, son miroir inquiétant et familier – en lequel il s'admire sans jamais se reconnaître tout à fait. Car c'est dans ses propres profondeurs, souvent contradictoires, que l'homme trouve le *monde*, le monde qui le requiert, et dont il est responsable. Être homme, en effet, c'est être responsable – de lui-même, des autres, et du monde dont il est l'étonnant promontoire, l'incertaine jetée. Telle est sa vocation terrible, son destin difficile, sa tâche *sans mesure* – qu'il lui faut assumer.

Mais à considérer les déclarations confuses de ceux qui s'agitent à la surface de nos institutions, nous sommes loin, aujourd'hui, des généreux accents de cette *vraie* parole, de cette parole *romaine*. Loin aussi de son courage, puisqu'il faut en effet beaucoup de cœur et d'énergie pour pouvoir regarder cette vérité en face : Nous ne sommes pas étrangers à ce qui nous arrive – nous en sommes responsables. Et responsables au premier chef.

Tout est fait, cependant, dans l'ordre intellectuel comme dans le débat public, pour dénier cette dimension cruciale, cette responsabilité qui est la nôtre – elle qui fonde pourtant notre commune humanité et l'indice même de notre courage. Une obscurité nouvelle s'est installée dans nombre d'esprits qui semblent désormais vouloir la revendiquer comme telle. Nous parlons ici d'obscurité revendiquée, et donc d'obscurantisme. Définition : l'obscurantisme est la revendication explicite, affirmée comme telle, de sa propre obscurité contre toute entreprise d'élucidation libre, fière, indépendante, contre tout courage envers soi. Revendication qui l'emporte sur l'examen rationnel des phénomènes naturels et humains, la mise au jour des causes réelles, matérielles et non fantasmées, par lesquelles nous sommes *mus* – négation, donc, de la seule méthode à même d'indiquer, de manière elle aussi tout à fait explicite, consciente et cohérente, l'attitude digne à adopter et la réponse appropriée face à de si graves événements – qui nous touchent de *si près*. De ce point de vue, l'obscurantisme est aujourd'hui à la tête de l'État. Et il convient de déclarer que l'essentiel du personnel politique, en sus des « experts » et autres « notoriétés » médiatiques ou intellectuelles, représentent – à l'instar de l'ancien clergé – ces ténèbres néfastes qui empoisonnent l'esprit public et égarent son jugement.

Cette disposition à la non-pensée des événements, cette revendication martiale à *l'inintelligence des choses* et, pour tout dire, cette négation *en acte* de l'histoire, c'est-à-dire de toute *enquête*, semble s'être résumée en ces deux formules frappantes et presque canoniques qui semblent se répondre en miroir et qui, dans une terrifiante *mise en abîme*, manifeste la prison mentale dans laquelle on tente de nous enfermer : « Expliquer, c'est déjà vouloir un peu excuser », disait un futur ex-Premier ministre, Manuel Valls, en écho à Nicolas Sarkozy, quelques années plus tôt, qui voulait, quant à lui, que « expliquer l'inexplicable, c'est vouloir excuser l'inexcusable ». *Sic transit...* Ainsi passe... Eh quoi ? « *Gloria mundi* » ? Est-ce là donc votre gloire ? Sont-ce bien là vos « Lumières » tant vantées ? Mais celles-ci, au foyer véritable de leur apparition, brillent d'un *tout autre* éclat, de flammes plus

intenses et plus *radicales* que les ténèbres opaques d'une raison d'État qui en est devenue la bêtise et la honte. Sachez-le : « À bas l'intelligence ! » est un slogan fasciste.

En réponse à ces mauvaises passes, nous disons, pour notre part, exactement l'inverse. Nous disons : De tout ce que font les hommes, les hommes sont responsables. Rien de ce qui est humain ne nous est étranger, donc inintelligible. Nous disons mieux, nous disons : Expliquer, c'est comprendre, et comprendre, c'est s'émanciper. C'est s'extraire, par exemple, du déterminisme des causes auquel ces actes sanglants voudraient nous contraindre, nous *abaisser*, afin de pouvoir commencer à agir plus librement, plus *souverainement*, au-delà des impasses partout dressées devant nous. C'est recouvrir sa force et le *sens* de sa force. Voilà pourquoi ceux qui se refusent à toute explication sont ceux-là mêmes qui entendent aggraver toujours davantage l'état de notre servitude : ils y ont *intérêt*. Bien plus proche que nous ne le pensons, l'obscurité est un parti que nous devons combattre...

Mais revenons aux *faits*. Pour qualifier ces actes, certains parlent de « folie » ou de « barbarie ». Encore une fois, ce sont là des termes profondément inadéquats, en tant qu'ils renverraient ces actions et ceux qui les commettent à une essentielle « inhumanité ». Or, en cette affaire, nous ne voyons que des hommes – et des motifs du même ordre, c'est-à-dire « humains, trop humains »... La sagesse se garde bien d'ailleurs d'employer ces vocables suspects mille fois démontés. À moins de considérer que la barbarie, la folie et l'inhumanité soient devenues les attributs mêmes de notre modernité – attributs dont nous avons renouvelé le sens jusqu'à l'étourdissement, jusqu'au vertige, jusqu'au *dégoût*. En effet, notre modernité n'a-t-elle pas engendré les crimes les plus abominables dont l'humanité n'ait jamais eu à avoir honte ? De génocides à grande échelle en massacres coloniaux, d'Auschwitz à Hiroshima – dont la bombe lâchée sur elle a fait en un éclair presque autant de morts que l'ensemble des victimes de la guerre civile en

Syrie en cinq ans... La « civilisation » que certains veulent défendre a engendré des monstres plus terrifiants que la « barbarie » la plus féroce n'ait jamais été en mesure d'imaginer. À l'heure de la destruction scientifique, industrielle, capitaliste de la Terre, il serait bon de s'en souvenir.

Depuis des décennies, nous avons vécu sous l'ère de la « globalisation » – doux euphémisme pour désigner une contre-révolution néolibérale d'une extraordinaire violence et qui, dès le coup d'État de Pinochet au Chili, avait anticipé *dans le sang* l'effondrement des régimes dits « soviétiques » – forme rivale, rappelons-le, d'un même monde capitaliste déjà globalisé par ailleurs. Les puissances occidentales n'ont fait qu'hériter de ce vide pour réaliser le vieux projet du Capital, celui d'une hégémonie *unifiée* d'où l'Histoire même serait bannie.

Nous avons vu la suite. Disons les choses crûment : L'État islamique n'est que l'envers impitoyable de notre propre modernité, l'enfant ensauvagé d'une globalisation elle-même cruelle, sauvage et sans pitié. Et il faut dire qu'ils ont beaucoup appris de nous. Ils sont le pur produit de notre propre violence, de la violence coloniale, impériale, autoritaire et fasciste qui a dévasté ces contrées (ainsi que les nôtres) et qu'ils reproduisent désormais avec la terrifiante assurance du disciple en voie de dépasser le maître – et cela jusque dans le capitalisme sauvage qui fonde l'essentiel de leur économie politique. Ceux qui rejoignent le projet mortifère de ce totalitarisme en devenir, de ce totalitarisme *en acte*, sont aussi ceux-là mêmes à qui l'on refuse tout avenir et tout droit – tout espoir de changement. Ennemis déclarés d'un ordre mondial qui se voulait définitif, ses partisans se recrutent désormais aux quatre coins du monde, parce que c'est partout que celui-ci a établi son oppression et les formes cyniques de sa domination.

Le « djihadisme » moderne dont l'État islamique est aujourd'hui le parangon s'est également développé sur le déclin historique du communisme, prospérant sur la frustration des espoirs révolutionnaires que celui-ci avait suscités. Il profite

actuellement de l'échec de récentes révolutions et tentatives de soulèvements qui, à leur manière, en renouvelaient le sens, en ravivaient le projet fondamentalement démocratique, mais d'une démocratie *totale* – qui n'est pas encore parvenue à son terme. Il est temps de relever cette idée, de dépoussiérer ce nom auquel on fait dire tant de bêtises, d'en renouveler le sens afin qu'il puisse servir à nouveau d'étendard pour tous ceux qui cherchent un au-delà *positif* à ce monde qui semble aujourd'hui se dévorer lui-même. L'heure n'est pas tant à la « déradicalisation » qu'à une radicalisation *en sens contraire*, en un sens authentique. Une radicalisation de ce qui fait l'essence de l'homme et son génie : son aptitude à l'excellence, au sens et à l'intelligence, son génie organisateur, ordonnateur, *configurateur de monde*. Pour faire du communisme autre chose qu'une « idée » et bien davantage qu'une hypothèse : une réalité vivante, libre, joyeuse et fière – *souveraine*.

Nous disons : Communisme *et* démocratie. Il est temps en effet de réconcilier ces deux termes qui, loin de s'exclure, se complètent mutuellement, se confirment l'un l'autre, s'accomplissent *l'un par l'autre*. Car l'un est à l'ordre politique ce que l'autre est à l'ordre social : son concept adéquat et son idée régulatrice. Il s'agit en effet de *destituer* le double pouvoir de la propriété lucrative et de l'oligarchie dégénérée qui en défend le principe – et de *restituer* au peuple sa souveraineté, son *droit*, c'est-à-dire sa puissance d'agir sur lui-même et de décider. Tel est le nouveau projet révolutionnaire du XXI^{ème} siècle qu'il nous faut redéfinir si nous voulons échapper à la *double* mâchoire qui tente de se refermer sur nous et nos aspirations globales à l'émancipation réelle.

On le voit, face aux défis que nous devons relever, la question seule du volet international se révèle d'ores et déjà insuffisante. Et quoiqu'il soit nécessaire de mettre un terme aux interventions occidentales à l'étranger, la fin de la guerre en Irak et en Syrie ne suffira pas à éteindre l'incendie que l'inconséquence de toutes nos politiques – à l'intérieur comme à l'extérieur – ont contribué à allumer. L'autre aliment de cette révolte sourde et diffuse se situe en effet dans les conditions

d'injustice économique et sociale, organisées, légalisées et justifiées dans les institutions bourgeoises de nos sociétés dites « démocratiques », conditions insupportables qu'aggrave encore l'officiel mépris dont les classes dominantes – en complète faillite intellectuelle et morale – font preuve à l'égard des classes populaires et subalternes, ce petit rien *qui est tout*.

Contre l'État islamique et le monde malsain qui l'a engendré, une seule solution : refaire de la politique, reprendre nos affaires en mains, démettre « nos » dirigeants, contester leurs décisions, transformer la société, améliorer le monde. Il nous faut lutter *depuis l'intérieur* contre ce monde maladif, l'organisation politique et sociale qui a présidé à la naissance de ce monstre équivoque – qui n'en est pas le premier-né. À toutes les forces révolutionnaires, démocratiques et progressistes de notre pays et d'ailleurs, nous lançons cet appel. Réveillons-nous !

Bruxelles, le 29 mars 2016.

Gilles Wauthoz